PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 6 JUILLET 1907 — 80ème Année

Ma première soirée à l'Opéra.

Souvenirs de la restauration.

M. Charles Bocher se décide enfin à publier les "Mémoires" qu'il promettait depuis si longtemps. C'est un document considérable ; il apporte sur la plupart des personnages, qui, depuis un siècle et plus, occupèrent la scène du monde, des révélations instructives et piquantes. M. Charles Bocher se plait à introduire dans les coulisses de l'Histoire.... On sait que l'un des titres de sa célébrité charmante est celui de doyen des abonnés de l'Opéra. Voici le chapitre où il raconte la première visite qu'il fit à l'Académie royale de musique et de danse : c'était pendant le carnaval de 1828.

J'y fus invité avec mon frère Alfred, dans une loge de famille. On donna le ballet du "Carnaval de Venise" qui me charma, sans que j'y comprisse rien (j'étais si jeune !) pas plus d'ailleurs qu'à la représentation de la pièce qui le précédait. Mais études musicales du collège, faites avec Gounod, m'avaient donné le goût de notre première scène lyrique à laquelle je suis resté fidèlement attaché dans la suite. En 1851, au retour de mes campagnes d'Afrique, je pris un abonnement d'orchestre que j'ai gardé jusqu'à ce jour, ce qui me fait le doyen des abonnés, et de beaucoup le plus ancien. J'ai ainsi connu directeurs, compositeurs et célébrités artistiques d'une longue période et je conserve d'eux tous les plus agréables souvenirs. Je rappellerai, en leur temps, mes plus chères impressions sur notre Académie de musique.

L'Opéra, au temps de l'Empire et des première années de la Restauration, était rue de Richelieu, vis-à-vis de l'entrée de la Bibliothèque Royale. Il s'élevait sur l'emplacement de la place Louvois, décorée de la belle fontaine de Visconti dont les eaux semblent laver le sang de l'auguste victime du plus lamentable attentat. L'assassinat du duc de Berry souleva tellement l'opinion publique qu'il fallut décréter la démolition du théâtre. On le reconstruisit sur l'emplacement du jardin de l'hôtel Choiseul. Son entrée était rue Drouot, près du boulevard ; celle des spectateurs à l'opposé, rue Le Peletier. Une immense marquise, sous laquelle les voitures s'arrêtaient, protégeait de la pluie les toilettes des personnes qui venaient au spectacle ou qui en sortaient. La salle avait été décorée dans le style Louis XVI, avec un goût exquis. Comme il n'entrait que du bois dans sa construction, elle avait une sonorité remarquable : "C'est comme le son d'un violon !" me disait Gounod en me faisant le geste d'en jouer.

L'anecdote suivante montre que ma longue fidélité à l'Opéra eut des devancières et plus passionnées encore. J'ai particulièrement connu la famille de Mornay, très liée avec la mienne. Mon ami, le marquis de Mornay, un des élégants de notre temps, qui a laissé un souvenir flatteur dans les sociétés hippiques dont il était président, m'a donné des détails intéressants sur la passion qu'avait pour l'opéra son arrière-grand-oncle. Ce dernier avait assisté à la bataille de Fontenoy, en 1745, comme enseigne, s'y était distingué et avait mérité la croix de Saint-Louis, mais les statuts de l'ordre exigeant un certain âge pour la porter le privèrent de cet honneur. Il fit, comme général, la guerre de Sept ans, dans toute la force de sa jeunesse.

Réfugié dans son château de Montchevreuil pendant la Terreur il ne s'occupait que de bonnes œuvres, mais comme la Révolution n'en voulait qu'à ses biens, il fut arrêté, conduit en prison et n'en sortit qu'à la mort de Robespierre.

Il vécut, dans ses terres du Vexin, sous l'Empire et la Restauration, entouré de ses enfants et petits-enfants.

Déjà fort âgé, puisqu'il était né en 1732, il avait conservé au plus haut degré le goût de son cher opéra, dont il ne pouvait se passer. Deux fois par semaine il faisait le trajet de son château, situé à vingt cinq lieues de Paris, pour s'y rendre. Ses chevaux, attelés à une vieille voiture de voyage, le conduisaient à Pontoise, où il prenait ceux de la Poste pour le mener rue Le Peletier, avec un postillon pour cocher. Quelquefois il emmenait une de ses petites-nièces, mariée au baron général de Morel, et dont l'élégance mondaine se prêtait mal à une aussi singulière arrivée au milieu des plus riches équipages ; mais le vieux général de la guerre de Sept ans n'avait pas de ces préjugés. Ses chevaux l'attendaient à Pontoise pour le ramener à Montchevreuil : il passait toute la nuit en voiture et y dormait. Sa santé lui permettait cette fatigue, c'était encore plus la satisfaction de sa passion qui le poussait. Il aurait continué ses voyages (1), car sa sobriété lui aurait encore assuré une plus longue existence. Mais il mourut en 1824, d'une chute de cheval, en faisant des ronds de manège et des voltes d'équitation pour s'entretenir dispos ; il avait quatre-vingt-quatorze ans.

Mes premières impressions d'opéra reportent ma pensée au grand musicien, qui était à la veille de s'immortaliser par "Guillaume Tell", et que j'ai connu dans l'intimité des miens.

La première fois que je vis Rossini, ce fut à la maison, vers 1827 ; il y venait à un de ces grands dîners, auxquels je n'assistais pas, étant encore trop jeune ; mais je pus voir le maître traverser l'antichambre. Peu après, on portait à la salle à manger un magnifique turbot, qui me fit envie. Ce détail, peut-être futile, fixe le souvenir de ma première rencontre avec Rossini. On le savait gastronome ; aussi faisait-on des frais pour le recevoir, ce qui l'engageait à accepter d'autres invitations. Il s'était attaché à ma famille, mais je ne le connus réellement que plus tard, chez lui, quand je débutai dans le monde ; j'étais invité aux dîners et concerts qui étaient donnés par l'illustre auteur du "Barbier de Séville", dans sa maison du coin de la Chaussée-d'Antin et des boulevards.

Il y menait une existence de grand seigneur, n'y recevant que le monde le plus aristocratique ou le plus en vue. Son habitude était de se lever tard, et, comme le prince de Talleyrand, il aimait à avoir du monde à sa toilette pour ne pas rester seul, en dehors de ses occupations journalières si bien remplies.

Ces souvenirs des dernières années de la Restauration m'amènent à parler du comte de Laborde, colonel de la garde nationale comme mon père, lié de longue date avec lui et plus encore, quelques années après, par le mariage de mon frère Edouard avec une de ses filles. Je l'ai beaucoup connu et je puis parler de lui avec tous les détails, faits et anecdotes que j'en ai recueillis. Héritier d'une fortune prodigieuse, que la Révolution avait presque détruite, Alexandre de Laborde fut mêlé à d'importants événements et sut se comporter à son honneur.

Son père, le marquis de Laborde, banquier de la cour sous Louis XV et Louis XVI, avait, par son génie des affaires financières, acquis les plus grandes richesses, mais sa générosité était à la hauteur de sa fortune : il donna deux frégates à la France, pour la guerre de l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique. L'archevêque de Paris étant venu, un jour, le trouver, lui fit observer qu'il s'était trompé en inscrivant sur son livre de quêtes, une somme aussi forte que $5,000 francs, le marquis reprit le livre. "Vous avez raison, monseigneur", dit-il, et il ajouta un zéro à la suite du chiffre.

Ses bonnes actions ne se pouvaient compter, et il finit par en être la victime. Sa compassion pour les émigrés de Londres, qu'il avait connus en des situations heureuses et qui étaient tombés dans la misère, l'entraîna à leur envoyer quelques secours ; et cet acte de vertu, qui l'aurait honoré sous un autre gouvernement, fut ce qui le perdit. On l'arrêta en son château de Méréville, près d'Etampes, d'où il fut conduit, en charrette, à Paris, et guillotiné, malgré les protestations de tous les conseillers municipaux de Méréville, venus à pied implorer le tribunal révolutionnaire.

Son fils cadet, Alexandre, servait alors en Autriche, et ne revint en France qu'au commencement du Consulat.

Sous l'Empire, il entra au Conseil d'Etat, où ses talents et son esprit lui valurent de l'avancement. Il avait une jolie figure et paraissait beaucoup plus jeune que son âge. Lors d'une réception aux Tuileries, l'Empereur, en passant dans le rang des auditeurs au Conseil d'Etat, lui prit familièrement l'oreille, suivant son habitude, quand on lui plaisait. Comme il le connaissait, il lui demanda où il en était de sa promotion.

"Ah ! sire, dit Laborde, je suis l'aîné de vos auditeurs, mais bien le cadet de vos soucis."

L'Empereur, charmé de cette réponse, le nomma maître des requêtes de son Conseil, et plus tard, il lui donna une place importante dans l'administration.

Il était un des fidèles de la rue Cerutti, et c'est à lui qu'on doit les paroles de la fameuse romance "Partant pour la Syrie", que la reine Hortense mit en musique. Il en écrivit d'autres : "Ni jamais ni toujours", "Qu'as-tu besoin de me sourire", qui eurent aussi leur heure de popularité. C'est dans les salons du premier Empire que mon père fit sa connaissance.

Nommé, au retour des Bourbons, colonel d'état-major de la garde nationale de Paris,—situation indépendante,—il ne remplit pas d'autres fonctions. Ses relations avec mon père, qui avait le même grade, se resserrèrent alors, bien avant que les deux familles ne s'unissent par une alliance. Plus tard, le comte de Laborde se fit élire député de Paris.

En 1830, il prit part à la Révolution de Juillet, de concert avec ses amis Lafayette et Laffitte ; et il contribua, comme député de Paris, à décider le duc d'Orléans à accepter la lieutenance générale du royaume et finalement la royauté.

Il fut, au début du règne de Louis-Philippe, préfet de la Seine, puis aide de camp du Roi, comme général de la garde nationale de Paris, où il avait longtemps servi ; questeur de la Chambre des députés ; enfin, membre de l'Institut, pour ses nombreux ouvrages.

Ce qui le distinguait surtout, c'était un cœur d'or et une rare originalité d'esprit.

Il était d'une générosité extrême ; il se serait ruiné pour les autres, ce qui lui est arrivé, du reste, au moins en partie. Ses sentiments généreux et humanitaires, qui excluaient souvent le bons sens, le portèrent à entrer dans l'opposition à la Chambre sous la Restauration.

Quelqu'un lui disant, un jour : "Vous devriez vous observer à table, dans vos paroles ; vous avez des domestiques qui les répètent toutes à la police.

—Ah ! les pauvres gens ! répond Laborde, si j'en étais sûr, j'en dirais bien davantage, pour leur faire gagner quelque argent !"

Au retour d'un voyage qu'il fit en Orient, son bâtiment fit quarantaine à Marseille, ce qui n'empêchait pas les bateliers d'apporter au lazaret des provisions et de communiquer les nouvelles en accostant.

Laborde leur cria : "Quoi de nouveau à Paris ?

—Ah ! elles sont propres, les élections ! lui fut-il répondu ; ils ont nommé députés un tas de canailles : Laborde, Jacques Laffitte et d'autres...."

Laborde ne fit qu'en rire. Il avait d'ailleurs trop d'esprit pour se fâcher jamais.

Entre ma sortie de Saint-Cyr et mes premiers débuts de sous-lieutenant au 66e, j'assistai à des réceptions de famille et je dus m'acquitter de nombreuses visites. Je ne manquai pas de me rendre chez le maréchal Oudinot, duc de Reggio, gouverneur des Invalides, de tous ceux de l'Empire celui que j'ai le plus connu. Des relations et des alliances de familles m'ont lié avec toute sa descendance qui me représente aujourd'hui six générations. Dans ma jeunesse, la première fois que j'avais vu le maréchal, c'était à la table paternelle ; je me rappelle qu'on lui servait des pommes de terre cuites sous la cendre en guise de pain ; impossible d'oublier aussi combien m'intimidaient son air martial et son allure autoritaire.

Au moment où il me reçut, en novembre 1838, on venait de faire sa toilette qui se compliquait du soin que prenait son valet de chambre de serrer ses deux jambes avec des bandes de toiles pour les raffermir. Elles étaient si criblées de blessures qu'il n'aurait pu marcher sans cette précaution.

Après les paroles les plus affectueuses, tenant sa main dans une de ses poches où, suivant une vieille habitude, on lui mettait des pièces d'or, il me dit :

"As-tu besoin d'argent ? Je puis t'en donner.

—Non, monsieur le maréchal, je n'ai besoin de rien, je viens vous faire une simple visite de déférence.

—Comme tu voudras ! "

Ai-je besoin d'ajouter que c'est la seule offre de ce genre qui m'ait jamais été faite.

La maréchale y mettait souvent bon ordre ; elle lui défendait de recevoir bien des solliciteuses et des intrigantes qui venaient exploiter sa faiblesse pour les femmes. Tout absolu qu'il fût dans ses volontés, il pliait toujours devant les ordres ou même les désirs de sa femme.

Dans un des cours de l'Ecole militaire, on nous avait appris son héroïque conduite à Polotsk qui fut d'un très grand secours à notre armée, lors de la retraite de Russie. Je lui en parlai avec tant d'assurance et de conviction qu'il me dit :

"Tu y étais donc ?

—Non, monsieur le maréchal, je n'étais pas né.

—Ah ! c'est vrai ! "

Je passai quelques années sans le revoir, mais à partir de 1841, année où j'étais en garnison à Courbevoie, je fus invité aux dîners et réceptions des jeudis, à l'Hôtel des Invalides.

J'y allais avec ma sœur qu'affectionnait tout particulièrement le maréchal ; elle était l'amie intime de la marquise Oudinot, sa belle-fille et de la baronne Hainguerlot, sa fille.

(1) Ses petits-neveux furent : le marquis de Mornay, neveu du maréchal Soult, député libéral sous Louis-Philippe, et le comte Charles de Mornay, un des hommes les plus à la mode de son temps, que j'ai beaucoup connu ; ambassadeur et pair de France sous le même règne.

La Conférence de la Paix.

La Haye, 5 juillet—Le sous-comité de la Conférence chargé de la question des droits et devoirs des puissances neutres en temps de guerre, s'est assemblé ce matin.

M. de Nelidoff, président de la Conférence, complètement remis de son indisposition, était présent.

La proposition des délégués français, suivant laquelle les hostilités ne peuvent être ouvertes sans une déclaration de guerre préalable, et l'amendement proposé par les délégués hollandais tendant à établir un délai de vingt-quatre heures entre la déclaration de guerre et l'ouverture formelle des hostilités, ont été longuement discutés.

Les délégués militaires de France et des Pays-Bas ont pris la parole pour expliquer leurs positions respectives.

Le délégué militaire russe a déclaré qu'il se rattachait à la proposition française.

Le baron marschal von Bieberstein (Allemagne) s'est levé ensuite et a dit :

"L'Allemagne accepte dans son ensemble la proposition française, qu'elle considère conforme au progrès de la guerre moderne".

MM. Josheph N. Choate, Etats-Unis ; Lord Reay, Grande-Bretagne, et Tsuzuki, Japon, ont annoncé qu'ils réservaient leur opinion sur l'ensemble des principes énoncés dans les propositions françaises et hollandaises. En conséquence le vote sur ce sujet a été renvoyé jusqu'à la prochaine assemblée du sous-comité.

Une réconciliation.

Rome, 5 juillet—Ricciotti Garibaldi, fils du patriote Italien s'est réconcilié hier avec sa femme et sa fille sur la tombe de Garibaldi, où tous les trois s'étaient rendus pour participer aux exercices commémoratifs en l'honneur du centenaire du patriote. Ricciotti Garibaldi et sa femme étaient brouillés depuis des années.

AU MAROC.

Madrid, 5 juillet—Une dépêche spéciale de Melilla, port espagnol sur la côte nord du Maroc, annonce qu'un violent combat a eu lieu hier près de cette ville entre les troupes du Sultan et les rebelles.

A 6 heures du soir l'issue de la lutte paraissait encore indécise et il est probable qu'elle sera reprise ce matin.

Le chef rebelle Schally se trouve parmi les blessés.

La garnison espagnole de Melilla a été renforcée pour faire face à tout événement.

Lunch en l'honneur de l'ambassadeur américain.

Tokio, 5 juillet—Le général baron Kuroki, l'envoyé impérial japonais à l'exposition de Jamestown, a offert aujourd'hui un lunch en l'honneur de Luke E. White, l'ambassadeur américain.

Le feld maréchal Oyama s'est exprimé dans les termes les plus emphatiques sur la réception magnifique et enthousiaste qui a été faite au général Kuroki et à ses compagnons de voyage partout aux Etats-Unis.

L'ambassadeur White lui a répondu sur le même ton et la plus vive cordialité a régné entre eux.

Aucune allusion n'a été faite au sentiment anti-japonais, ou à ce qui est connu ici comme la question américaine.

Les suites du 4 Juillet.

Pittsburg, Pie, 5 juillet—La célébration de la Fête de l'Indépendance a causé cette année un nombre considérable d'accidents et le record des précédentes est dépassé de beaucoup.

Jusqu'à dix heures ce matin quinze cas de mort violente ont été rapportés au bureau du coroner.

Le nombre des blessés s'élève à plus de soixante.

La plupart de ces derniers sont soignés dans les hôpitaux de la ville, et plusieurs d'entr'eux ne survivront pas à leurs blessures.

A Sagamore Hill.

Oyster Bay, N. Y. 5 juillet—Le contre-amiral W. H. Brownson, chef du bureau de la navigation au département de la marine et quelques fonctionnaires du département de l'intérieur ont déjeuné aujourd'hui avec le président Roosevelt à Sagamore Hill.

Pour émousser un appétit qui ne peut attendre les repas —
Pour aiguiser un faible appétit qui ne se soucie guère des repas —
mangez

Uneeda Biscuit

Si nourrissant, si facilement digéré, qu'il est devenu le principal aliment extrait du froment.

5¢ en boîte hermétiquement protégée contre la poussière et l'humidité.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

UN APPEL.

Les maisons à appartements, les maisons où règne la misère, les maisons contenant trop de monde, les maisons à appartements où il y a des maladies, tuent toutes à la démoralisation de nos pauvres. Le seul véritable abri est apparemment celui de la tombe—le dernier et calme sommeil dans les bras de la mort délivre. Une petite fille était couchée sur un grabat dans une des maisons à appartements de la ville, et la rougeur des joues de son visage pâle et en toux, profonde et pénible, indiquaient qu'elle était aux prises avec cette maladie mortelle et épouvantable—la Consomption. Il n'y avait aucun espoir pour elle ; elle languirait dans la pauvreté et le désespoir et s'éteindrait jusqu'à ce que la mort vint la délivrer. Cette maladie redoutable fait plus de victimes que nos grandes guerres et elle est si traître et perfide que sa victime n'a pas conscience du danger qu'elle court. Il n'y a guère de famille qui n'ait connu ce spectre rodeur et qui ne lui doive la perte d'un enfant aimé et délicat. La Ligue Anti-Tuberculose de la Louisiane réunit un fonds pour construire des maisons dans la paroisse St-Tammany, Lac, dans le but de traiter les cas de consomption à leur début. Le montant requis sera de $10,000, et nous demandons aux lecteurs de ce journal de nous aider dans cette grande entreprise. C'est une charité pure et simple, et si, comme nous le croyons, la consomption dans ses premières phases peut être guérie, ce sera une œuvre dont bénéficieront tous les êtres humains. Envoyez à ce journal votre dernier pour ce fonds, et adressez vos souscriptions à W. G. Tebault, Président du Comité des Finances, 217 rue Royale.

W. G. TEBAULT,
Président du Comité des Finances de la Ligue Anti-Tuberculose de la Louisiane.

16 jan—1 an

AU SUJET DE CERTIFICATS DE PIANOS.

Il nous est donné à entendre que la Nouvelle-Orléans et le territoire environnant ont été submergés de certificats de pianos de montants divers, et nous en possédons nous-mêmes un portant un nombre au-dessus de 3000.

La L. GRUNEWALD CO., LTD., ne refuse jamais la concurrence et consent par ceci à accepter tous les certificats de pianos sur pianos ou instruments jouant du piano, quel que soit le magasin de pianos par lequel ces certificats ont été émis. Cela signifie pratiquement une réduction dans les prix pendant 30 jours. Profitez de la qualité GRUNEWALD ; ayez un meilleur piano avec la même réduction.

L. GRUNEWALD CO., LTD.,
735 RUE DU CANAL.

BANQUE DU PEUPLE
(PRES DE LA POSTE)
Etablie en 1869. Capital et Surplus $600,000.
BRANCHE DE DEPOTS D'EPARGNES,
Rue du Canal, coin de la rue Bourbon.
PAYE 4% SUR LES EPARGNES.
INTERET A PARTIR DU 1er JUILLET.

4 juil—CF